

# Racine à son foyer

Autor(en): **Bray, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **14 (1939-1940)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870043>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## RACINE A SON FOYER

A 37 ans, Racine quitte le théâtre et se marie ; il meurt dans sa soixantième année. Cette dernière période de sa vie attire moins l'attention que la précédente. Sans doute on n'oublie pas que c'est alors que furent composées et jouées les tragédies chrétiennes d'*Esther* et d'*Athalie*. Mais l'éclat d'*Andromaque*, de *Britannicus* et de *Phèdre*, l'éblouissante carrière qui, en dix ans, livra à la postérité huit chefs-d'œuvre, offusque ce qui la suit. On étudie ce qui la précède, pour en chercher l'explication, pour déceler les premières formes d'un talent si brillant ; du jour où ce talent renonce à s'exprimer, celui qui le portait en lui n'excite plus guère d'intérêt. Et pourtant n'est-ce pas le lieu de nous remémorer la distinction classique entre l'auteur et l'homme, entre l'auteur qui sollicite notre admiration et l'homme qui conquiert notre affection, et de nous avouer que nous ne connaissons pas l'homme-Racine si un voile dérobe à nos yeux plus de vingt années de son existence ?

Je ne me propose point de vous présenter ici une biographie de Racine après *Phèdre* : elle serait inopportune. Mais je voudrais modestement feuilleter devant vous une œuvre de notre poète, moins connue, beaucoup moins lue que les autres, et pourtant digne elle aussi d'attention et peut-être plus capable que les autres de trouver le chemin de notre cœur : je veux dire la correspondance de ses dernières années. Elle me paraît avoir un intérêt très grand. Ce n'est point une œuvre d'art ; la réalité qu'elle nous présente est morte. Mais c'est une réalité touchante. Nous avons là l'un de ces documents confidentiels dont notre époque apparaît comme friande, parce qu'ils ont une valeur plus authentique, comme on aime à dire, plus naïve, plus humaine que les œuvres d'art livrées au public, habillées et fardées. Ces lettres de Racine nous ouvrent son foyer. Nous y trouvons des âmes proches des nôtres. Nous y prenons conscience à la fois de l'écoulement des siècles et de l'identité des temps. Nous y sentons la vieille France, avec ses bonnes gens, sa vie sage, sa politesse

cérémonieuse. Mais, à travers ces formes surannées, nous y lisons aussi les secrets de notre propre cœur.

C'est dire qu'en parcourant cette dernière période de la vie de Racine, je ne m'intéresse pas tant à l'auteur d'*Esther* et d'*Atthalie* ou au courtisan du grand roi, quelques ouvertures que nous y trouvions sur l'âme de notre poète, qu'au mari, qu'au père, qu'à l'ami. Nous n'avons plus de grand roi à courtiser ; nous ne sommes pas tous poètes : mais les liens de la famille et de l'amitié enserrent presque tous les cœurs d'homme.

On sait que la femme de Racine était fort peu lettrée et même tout indifférente aux œuvres de son mari. Ce n'était point par sottise ; c'était par piété. Bonne ménagère, comme il apparaît à chaque page de cette correspondance, la meilleure des mères, comme disait son mari à son fils aîné, elle était estimée et chérie de celui qui l'avait épousée. Il n'en faut pas d'autre témoignage que ces quelques phrases qui terminent une lettre de Jean Racine à sa femme : « Adieu, mon cher cœur. Embrasse tes enfants pour moi. Exhorte ton fils à bien étudier et à servir Dieu. Je suis parti fort content de lui ; j'espère que je le serai encore plus à mon retour. Ecris-moi souvent, ou lui. Adieu encore un coup. »

Racine ne parle là que d'un fils ; il eut sept enfants, cinq filles dont les naissances sont encadrées dans le temps par celles de deux garçons : Jean-Baptiste, Marie-Catherine, Anne ou plutôt Nanette, Elisabeth, qu'on appelait Babet, Françoise ou Fanchon, Madeleine, c'est-à-dire Madelon, et Louis, surnommé, du nom d'une ferme où il fut mis en nourrice, Lionval. Tous furent élevés à la campagne de leur naissance à l'âge de dix-huit mois. Mais ce n'était point pour se débarrasser d'eux : on pensait assurer leur santé. Que de recommandations attentives et tendres lorsque le père envoie ainsi loin de lui l'un de ses enfants ! Il n'en finit pas d'indiquer les soins à donner et les précautions à prendre. Tous les soucis que peut éprouver le cœur d'un père apparaissent dans les lettres qu'il adresse au beau-frère médecin, chargé à la Ferté-Milon de veiller sur les bébés. Et quand ils reviennent grandis, il n'en est pas autrement. Racine

s'occupe de tout, même du plus bas, réservé souvent aux domestiques. Quelque austère que soit la vie qu'il mène et qu'il fait mener aux siens, il sait aussi y ménager des joies précieuses. Il multiplie les cadeaux, dont on le remercie gentiment. Il organise des promenades et des voyages : on va jusqu'à la ville familière de la Ferté-Milon, ou à Montdidier, dans une ferme qu'on y possède. On conduit les enfants à la foire. Ecoutez ce court récit, qu'il fait à son fils aîné, déjà grand : « Votre mère mena hier à la foire toute la petite famille. Le petit Lionval eut belle peur de l'éléphant et fit des cris effroyables quand il le vit qui mettait sa trompe dans la poche du laquais qui le tenait par la main. Les petites filles ont été plus hardies et sont revenues chargées de poupées dont elles sont charmées. » J'aime ce Racine ingénu, qui, après avoir sondé le cœur trouble de Roxane et de Phèdre, sait goûter l'eau pure d'un cœur d'enfant.

Il s'inquiète pour la moindre indisposition. « Votre mère se porte bien, écrit-il à Jean-Baptiste. Madelon et Lionval sont un peu incommodés et je ne sais s'il ne faudra point leur faire rompre carême. J'en étais assez d'avis, mais votre mère croit qu'il n'est pas nécessaire. » Plus tard il est préoccupé par leur carrière. Mais surtout il surveille leur éducation. Que de scrupules chez cet éducateur ! Aucun père n'a jamais été plus attaché à ses devoirs. Il y met tout son talent, toutes les ressources de son esprit et de son cœur. Les lettres qu'il écrit à Jean-Baptiste sont de vraies lettres de direction. Il veut le détourner de tout ce qui peut menacer l'honnêteté de son âme, et même de la littérature, du théâtre, de « toutes ces niaiseries », comme il dit, lui, l'auteur d'*Andromaque* et d'*Athalie* ! Rien ne compte à ses yeux, si ce n'est ce qui importe à Dieu.

Voici l'une de ses plus belles lettres : elle est du 21 juillet 1698. Moins d'un an plus tard, il aura trépassé. Il écrit à son fils aîné, qui lui semble parfois un peu tenté par le monde : « Je n'ai osé lui demander (ce *lui*, c'est un ami, qui est venu porter à Racine des nouvelles de Jean-Baptiste)... Je n'ai osé lui demander si vous pensiez un peu au bon Dieu et j'ai eu peur que la réponse ne fût pas telle que je l'aurais souhaitée ; mais enfin je veux me

flatter que, faisant votre possible pour devenir un parfait honnête homme, vous concevrez qu'on ne le peut être sans rendre à Dieu ce qu'on lui doit. Vous connaissez la religion : je puis dire même que vous la connaissez belle et noble comme elle est, et il n'est pas possible que vous ne l'aimiez. Pardonnez si je vous mets quelquefois sur ce chapitre : vous savez combien il me tient à cœur, et je puis vous assurer que plus je vais en avant, plus je trouve qu'il n'y a rien de si doux au monde que le repos de la conscience et de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins. »

Mais n'oublions pas de mentionner, avant de terminer, la place que tient, dans le cœur de Racine, l'amitié : l'amitié pour Boileau surtout. Voilà deux poètes qui, quand ils sont ensemble, ne se souviennent plus guère qu'ils sont poètes. Dans les lettres qu'ils échangent, on trouve bien, de temps en temps, quelques soucis littéraires. Mais ce n'est qu'un intérêt secondaire. Ni l'un ni l'autre n'ont plus l'âpreté d'autrefois, la susceptibilité de l'homme de lettres. S'ils se consultent sur un psaume, une ode, une épître, c'est en artistes, qui savent le prix d'un beau vers, mais non en écrivains qui veulent accomplir une œuvre ou conquérir la faveur d'un public. Le satirique est apaisé et presque indulgent. Le poète tragique ne voit plus dans ses tragédies qu'un sujet de remords. Ce ne sont plus que deux vieux amis qui agrémentent la fin de leur vie par un commerce qui les reconforte l'un et l'autre et les assure dans leur honnêteté, leur piété, leur ferveur chrétienne.

Boileau est presque l'oncle des enfants. Il vient les voir à Paris et on se rend à sa campagne d'Auteuil, surtout quand les infirmités l'accablent. « Nous allâmes l'autre jour prendre l'air à Auteuil, écrit Racine dans l'une de ses dernières lettres, et nous y dinâmes avec toute la petite famille, que M. Despréaux régala le mieux du monde ; ensuite il mena Lionval et Madelon dans le bois de Boulogne, badinant avec eux, et disant qu'il les voulait mener perdre. Il n'entendait pas un mot de tout ce que ces pauvres enfants lui disaient. »

Finissons sur ce tableau : le vieux poète satirique devenu

sourd, tient par la main un petit garçon et une petite fille, auxquels il raconte l'histoire de l'Ogre et du Petit Poucet, sans entendre les propos, peut-être les cris de terreur que déchaîne son récit dramatique ; derrière ce trio inégal, Racine avance lentement sous les ombrages d'automne, pâle, faible, déjà miné par la cruelle maladie qui le tuera, jouissant d'un dernier répit de quelques mois ; sa femme et sa fille aînée le soutiennent ; il a l'oreille attentive aux propos de ses enfants et son cœur s'attendrit dans le déclin du jour. Au printemps suivant il était mort.

RENÉ BRAY.

---